

VENTE EN GROS:

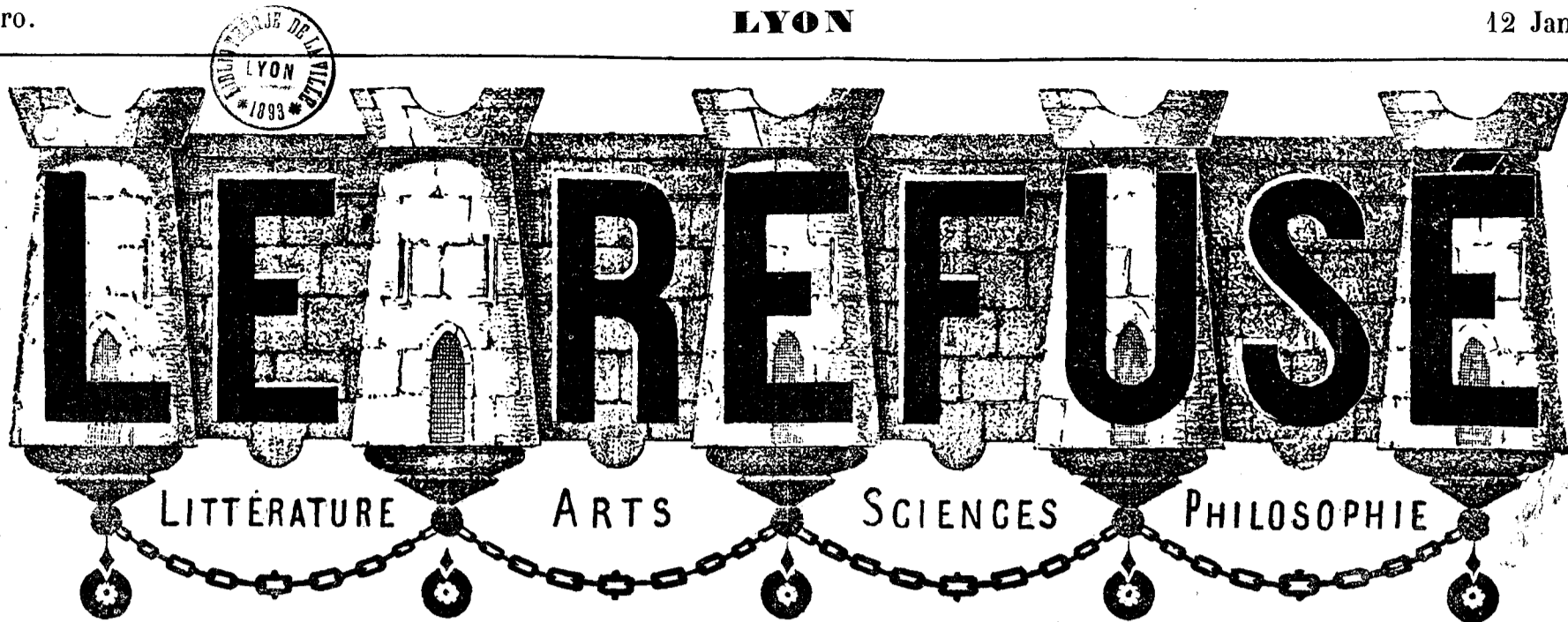
Au Bureau des Journaux

34, RUE TUPIN

LYON

PARIS, Strauss, rue du Croissant.
 ST-ETIENNE, Bureau du journal l'Eclair.
 TARARE, Guichard et Jonas.
 VALENCE, Combiér.
 VIENNE, Turin.
 VILLEFRANCHE, Lucas et Duverdy.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser au directeur, M. Jules FRANTZ.



BUREAU A LYON:

Rue de l'Arbre-Sec, 32
 Boîte dans l'allée

ABONNEMENT:

LYON

Un an..... 6 »
 Six mois..... 3 »
 Trois mois..... 2 »

DÉPARTEMENTS

Un an..... 8 »
 Six mois..... 5 »
 Trois mois..... 3 »

SOMMAIRE

Le Tribun Jules Favre..... BARRILLOT.
 Lettre parisienne..... Noémie de VIEUBARE.
 Au Poteau!..... J. SEVÈRE.
 Bonaventure Furet..... MOREAU DE BAUVIÈRE.
 L'enseignement dans les prisons..... FERNAND MORENA.
 Un Vieux Boulet..... DENIS BRACK.
 Histoire morale des Femmes, par E. Legouvé..... VICTOR CHAUVET.
 Silhouettes musicales..... L'ACCEPTÉ.
 Causerie anecdotique..... BROSSIER.
 L'Hiver..... CLAVEL.
 Le Petit Poteau..... JULES FRANTZ.
 En l'air, petite causerie..... JULES FRANTZ.
 Théâtre..... VICTOR CHAUVET.
 Correspondance..... X.
 Les Drames de Lyon (1^{re} partie, les Mystères de la Croix-Rousse), feuilleton..... UN OUBLIÉ.
 Simplice, id..... VICTOR CHAUVET.

AU TRIBUN JULES FAVRE

La lumière d'en haut a passé sur ta tête,
 Tu nous as rappelé l'immortelle tempête
 Qui rajeunit le monde en affirmant nos droits;
 Tu nous as rappelé l'assemblée où nos pères
 Grondaient et rugissaient pareils à des tonnerres
 Et, frappant un monarque atteignaient tous les rois.

(Le reste a été supprimé par l'imprimeur).

BARRILLOT.

LETTRÉ PARISIENNE

A M. le Directeur du journal le REFUSÉ.

Monsieur le Directeur,

Nous nous rencontrâmes, votre journal et moi, Dimanche dernier, entre l'heure de la messe et celle du bois, chez un jeune avocat de mes amis, que je consulte entre temps, au sujet d'un procès auquel je ne comprends pas grand'chose, mais que je dois — pa-

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 7.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

CHAPITRE VII. — (Suite).

— Mais enfin parlez-vous sérieusement? fit avec humeur le lieutenant de police, qui commençait à croire que Cormeau se moquait de lui.

— Très-sérieusement, et la preuve, c'est que j'ai fait arrêter le chef de la bande.

— Ah! mais, bravo!

— Voilà un coup de maître, n'est-ce pas?

— Et comment appelez-vous cet homme?

— Le capitaine Ledoux. Voilà vingt-deux heures qu'il est au fort St-Jean.

— Mais alors pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté plus tôt.

— Oh! oh! monsieur le lieutenant! cela n'eût pas été habile; les autres se seraient tenus sur leurs gardes et alors...

rait-il — soutenir, en vertu de cinq ou six grimoires que l'on appelle des titres.

L'en tête du journal a une certaine crânerie qui me plut tout d'abord, et les noms des rédacteurs ont une euphonie qui me disposa favorablement.

Chez les femmes, la sympathie peut naître de ces simples impressions. Ainsi en fut-il pour moi, et l'idée, idée bizarre entre toutes, me vint de vous offrir ma collaboration.

Je n'ai jamais écrit que des lettres intimes; mais j'ai la folle envie d'essayer d'en écrire en public, ce qui est réputé fort difficile par vous autres hommes, peut-être pour donner plus d'importance et de gravité au monopole que vous vous en êtes adjugé.

Si donc vous n'avez pas une trop grande abondance de... comment dit-on? De... copie, je crois, voulez-vous me prêter une petite place?

Dans le cas où ma demande serait une indiscretion, jetez ceci au feu et n'en parlons plus. Dans le cas contraire, la... la... l'insertion (est-ce cela?) de la présente lettre me servira de réponse et, lorsque j'éprouverai le désir de causer sans sujet, je vous enverrai quelques lignes écrites au caprice de la plume.

En échange de la complaisance que je réclame de vous, je vous dois ma carte de visite et ma photographie. Tournez la page et vous trouverez mon nom. Quant à mon portrait, le voici, épreuve directe et sans retouche:

Je suis mieux que jeune: j'ai vingt-sept ans; je suis mieux que demoiselle et que dame: je suis veuve, veuve... comment dire cela? Après une union que l'une de mes amis qualifie de fantastique. — Trois jours, monsieur, c'est cependant quelque chose pour qui est curieuse. — Pourtant, je sais qu'il y a des degrés dans la curiosité comme en toutes choses. — Poursuivons:

J'ai été longtemps blonde, quelque temps rousse et, maintenant, j'attends la nouvelle mode avec ma couleur naturelle, qui est le châtain-clair. Coiffés, mes cheveux ondulés; déroulés, ils bouclent — mais cette dernière particularité ne regarde qu'Annette, ma femme de chambre, et je vous en ai trop dit. — Ah! dame, mon inexpérience aura peut-être quelques intempérances de plume.

— Je vous comprends.

— D'ailleurs, il faut que vous le sachiez, le capitaine Ledoux n'est pas tout à fait un homme ordinaire. C'est un caractère d'une énergie sauvage, une nature indomptable. Si je l'ai laissé libre jusqu'à présent, c'est que je savais que je n'obtiendrais rien de lui, si je ne touchais son endroit sensible.

— Eh bien?

— Eh bien! j'ai trouvé, je crois, le défaut de la cuirasse.

— Ah!

— Ledoux est amoureux!

— Ah! ah!

— Amoureux de la fille d'un ouvrier en soie de la Croix-Rousse, qui s'appelle Lauvent. La belle s'appelle Marie, et a déjà eu un enfant du capitaine.

— Après?

— Après?... J'ai fait arrêter Ledoux juste au moment où il allait se rendre à son rendez-vous avec sa poulette, et comme je soupçonnais Lauvent de faire cause commune avec son gendre...

— Vous l'avez fait coffrer?

— Comme vous dites.

— Voilà qui est parfait!

— Mais il y a un troisième personnage.

— Ah!

— Un jeune homme qui est l'ami dévoué de Ledoux.

— Et ce jeune homme, monsieur Cormeau?

— Ce jeune homme, monsieur le lieutenant, se nomme Gauthié, et il est lieutenant dans le régiment de son ami.

J'ai l'oreille petite, et je la montre; les dents égales et blanches, et je ris souvent; mes gants sont d'une peinture qui m'autorise à les perdre sans regret au bal, et mes bottines me permettent la jupe de patineuse. Ma corsetière me vole incontestablement en me faisant payer aussi cher qu'à certaines de mes amies, et ma couturière peut économiser sur la ceinture ce qu'elle ajoute à... mais cela vous suffit.

Quant à ma bouche, mon mari prétendait... Je peux tout de même dire: mon mari, n'est-ce pas? Trois jours! songez donc! — Donc, mon mari disait qu'il n'y avait que la place d'un baiser.

Vous voyez que je ne suis coquette que tout justement autant qu'il le faut, et je vous jure sur les choses les... tenez, sur le signe brun que je porte un peu au-dessus de l'endroit où commence à s'annoncer, à mon'épaule droite, la commissure du bras, — je vous jure, dis-je, que je n'ai nullement l'intention de vous en faire accroire.

J'assiste aux bals officiels de l'officialité et aux bals officiels du monde; je vois les premières représentations; je vais à la messe de la Madeleine dans mon coupé bleu, et aux sermons de Notre-Dame dans ma calèche Bismark. Mes chevaux sont bien appareillés: louvets bruns avec la raie noire, et mon cocher pèse 300.

Quant à ma profession de foi: J'ai été élevée au couvent, et nous aurons occasion d'en reparler.

Maintenant il est une question que, en qualité d'homme bien élevé, vous ne me ferez pas; mais que je dois supposer afin d'y répondre: Suis-je une femme honnête!

Monsieur, de bonne foi, qui est-ce qui n'est pas une femme honnête! D'ailleurs, personnellement, je présente des garanties: Ma famille est bien pensante; un frère de mon mari a fait partie de la légion d'Antibes; j'ai 80,000 livres de rente tant au soleil qu'en Vieille-Montagne, et j'habite avec une tante, douairière sourde qui m'accompagne, — comme ma conscience, — laquelle n'est pas sourde comme ma tante.

A présent, vous devez me connaître suffisamment, et, bon gré mal gré, il le faut, puisqu'il ne me reste

— Et vous l'avez fait arrêter aussi?

— Oh! non pas! c'eût été maladroit; j'ai une autre idée.

— Laquelle?

— Ce garçon est une nature enthousiaste et expansive, et il me semble qu'il serait facile de savoir par lui les secrets de la conspiration, — car il les sait tous, — si...

— Si...

— Chut! n'entendez-vous pas du bruit?...

— Mais en effet... Qu'est-ce que cela signifie? Le diable m'emporte, on dirait que l'on se bat!

Et au même moment, le bruit devint plus fort, les murmures montèrent plus haut, et la porte du cabinet de monsieur le lieutenant de police s'ouvrit brusquement; et un homme entra comme une tempête, les cheveux hérissés, l'œil en feu, et tenant une lettre à la main.

— C'était Gauthié.

— Ordre du général Connuel! dit-il.

Cormeau s'était prudemment dérobé derrière un paravent qui occupait le fond du cabinet.

Le lieutenant de police prit brusquement la lettre du général et l'ouvrit.

Puis un mouvement de colère contracta ses sourcils, et il froissa la lettre dans ses mains.

Gauthié fit deux pas en avant.

Le lieutenant allait éclater quand, en se retournant, il aperçut, derrière le paravent, l'impassible Cormeau, qui lui fit un signe en mettant un doigt sur sa bouche.

— Je vais m'empresser de me rendre au désir de

que tout juste assez de place pour vous prier, M. le Directeur, de recevoir l'assurance de ma considération distinguée.

NOÉMIE DE VIEUBARE.

A bientôt donc, si vous le voulez, ma première Lettre d'une Parisienne.

La rédaction du Refusé attend avec impatience la première lettre, qui sera la seconde, de sa jolie et spirituelle correspondante.

Au Poteau!

UN MARIAGE RIDICULE

Croquis pris sur le vif

— Ainsi!...

...hornant le cours de tes galanteries
 Oscar, il est donc vrai qu'enfin tu te maries?

— Oui, mon cher Arthur!
 — Et avec qui?
 — Avec la veuve P..., une femme accomplie!
 — Et, avec quoi?
 — Trois cent mille francs, et des espérances!
 — Veinard. — Belle?

— Non!
 — Veinard! — Jeune?
 — Pas trop!... Quarante-huit ans.
 — Veinard! veinard!! veinard!!!
 — Pourtant, je ne te cache pas que, par moment, j'ai peur d'avoir un intérieur... maussade.

— Maussade! Trois cent mille francs et 48 ans? un intérieur maussade. Peste!

— Je voulais parler de ma future femme qui...
 — Oscar! mon cher, tu es un homme heureux! Cent mille écus et une vieille de 48 ans donnant ail levé contre les cornes d'un jeune diable de 24 ans qui ne s'est pas encore fait ermite.

— Ah! mais non!...
 — Je te connais... jeune époux et vieille femme. Quel sujet pour un peintre. — On aura un bel appartement! Adieu, alors, l'affreuse chasse au maudit écu pour payer le loyer d'une chambre de garçon... et d'autre chose. C'est beau! bien beau!!

votre général, dit alors le lieutenant, qui s'était subitement radouci.

Et, s'étant installé à son bureau, il écrivit deux mots qu'il signa et remit au jeune homme.

Celui-ci prit vivement le papier, enfonça crânement son shako sur sa tête, mit fièrement la main sur la poignée de son épée, et sortit sans même dire merci.

Il emportait la grâce de Ledoux et de Lauvent.

Alors Cormeau s'approcha.

— Voilà mon jeune homme, dit-il.

— C'est le lieutenant Gauthié?

— Lui-même.

— Un beau gaillard, sacrebleu!

— Quand je vous le disais...

— Il m'apportait une lettre par laquelle le général Connuel sollicitait la mise en liberté du capitaine et du vieux... Je ne pouvais raisonnablement pas refuser.

— Et vous avez bien fait.

— Vous disiez donc tout à l'heure que vous le tendriez, si...

— Oui, si j'avais ce qu'il me faudrait pour ça.

— Quoi.

— La fille Lallemand.

— La fille Lallemand, bon Dieu! mais je ne vous comprends plus. Que voulez-vous dire!

— Vous allez le savoir. Je vous ai dit, n'est-ce pas, que Gauthié est une nature enthousiaste et expansive?

— Oui, oui, après?

— Or, il résulte des renseignements que j'ai pris que ce beau garçon-là n'a jamais aimé, et qu'il ne demanderait pas mieux que de l'être.

Vous aurez une alcôve avec glace ! — Ce sera charmant. Une lampe d'albâtre éclairera la chambre nuptiale d'une blanche clarté...

O amour ! ô volupté !
Puis tu auras des enfants !!! Ta femme en a le doux espoir. — Elle nourrira elle-même. — Ce sera charmant.

On roucoulera à madame des madrigaux alambiqués, qu'elle prendra pour des étincelles du feu d'amour !
Et, comme la vieille sera très-jalouse, on fera mille et un serments de fidélité — qu'on oubliera avec joie.

Ensuite la femme, qui pourrait être la mère, profitera de son titre d'aînée pour te réciter une kyrielle de sages et pieux conseils sur les devoirs d'un époux et sur les justes droits de l'épouse.

Tu écouteras béatement ! et la dame, charmée de te voir si docile, si... — j'allais dire hypocrite, — fera quelques petites concessions.

Elle te laissera sortir de temps en temps, le soir, et, comme toute jeune mariée, elle attendra l'heure de la rentrée en tricotant ou en sirotant sa petite goutte, pendant que tu courras après... enfin !
C'est beau ! bien beau ! très-beau !!

Puis un beau soir on jouera le tour à la vieille, on se retrouvera avec ses amis, car le mariage n'empêche pas qu'on en ait. — Au contraire. — Et, comme on sera fatigué de la figure parcheminée de sa moitié (j'allais dire de son double !) sinon de ses écus, on se retrempera les yeux sur les traits toujours rieurs d'une folle bacchante !

On fera succéder réciproquement le Carnaval à un fada Carême, et le Carême à un joyeux Carnaval, avec l'Elisa, la Fifine ou toute autre cabotine d'autrefois.

Reviens le soir sous la tonnelle.
Etc...

Enfin, mon cher Oscar, ton destin sera magnifique.
— Ah ça, dis donc, Arthur ?...
— Heureux Oscar, je t'envie.
— ... mais il me semble que depuis un moment...
— Couple assorti !... je te bénis.
— ... tu te moques de moi.

Les deux amis se séparèrent brouillés à mort.

MORALE.

Au poteau, ces femmes déhontées qui achètent à prix d'or des amours monstrueux.
Honte à ces jeunes gens qui, pour quelques milliers de francs, prostituent leurs corps et leurs jeunesse et acceptent ces infâmes marchés.
A bon entendeur, salut.

J. SÈVÈRE.

AUTOBIOGRAPHIE

DE

BONAVENTURE FURET

J'ai dit que les rapports sociaux avaient aussi pour objet de tirer profit des autres. Je vais, à ce propos, vous raconter trois petites histoires.

PREMIÈRE HISTOIRE.

Il y avait une fois un Prétendant, — ceci se passe au Monomotapa, bien entendu — il y avait, dis-je, un Prétendant qui nourrissait l'intention de voir son portrait sur des pièces de monnaie, et comme il avait reconnu cette double vérité, qu'on ne peut régner absolument seul, et que le régime absolu n'est qu'une petite république restreinte, il commença par extorquer un parti en se faisant des créatures, c'est-à-dire qu'il acheta au bazar politique tout ce qu'il trouva de consciences à vendre, et qu'il les paya, soit en écus

— Ah ! je vous devine, compère.
— Voyons.
— Vous voulez lui faire aimer la fille Lalleman ?
— N'est-ce pas tout simple ?
— En vérité, je vous admire, vous êtes un homme précieux. Mais comment vous y prendrez-vous, s'il vous plaît ?
— Comment ?
— Oui.
— Vous n'ignorez pas que la fille Lalleman est une jolie fille ?
— D'accord.
— Qu'elle a même parfois fait des conquêtes qui lui ont rapporté de la gloire.
— C'est encore vrai.
— En voilà donc assez pour prendre un jeune homme qui ne demande pas mieux que d'être pris.
— Bon. Mais pour la prendre, elle ?
— Encore facile. Suivez bien, je vous prie, mon raisonnement.
— Je tâche.
— Qu'est-ce que cette fille ? une saltimbanque ?
— Une écuyère.
— Une écuyère, si vous voulez.
— Parbleu ! vous ne l'avez donc pas vue ?
— Bien. Donc son métier la met à même d'avoir souvent des démêlés avec la police. Je crois, si je ne me trompe, qu'elle en a déjà eu.
— Quelquefois.
— On lui dira donc, ou plutôt vous lui direz, monsieur le lieutenant : Ma fille, il s'agit de nous rendre un service, en retour duquel nous l'en rendrons quand

sonnants, soit en belles et brillantes promesses, ce qui est une monnaie dont beaucoup de Prétendants sont toujours riches. Il distribua par avance tous les emplois de son futur gouvernement, nomma par anticipation celui-ci Grand-Vizir, cet autre Pacha, ce troisième Mamamouchi, et il n'y eut pas jusqu'aux Eunuques et aux Effendis à qui il ne donnât le bonnet blanc ou le sabre d'honneur pour qu'ils les gardassent sur leurs étagères, jusqu'à ce qu'ils fussent en activité d'emploi.

Après qu'il fut bien assuré que ses futurs dignitaires ne lâcheraient pas leur part du gâteau promis, il commença à faire des proclamations dans le goût de celle-ci :

Monomotapiens !

Vous n'êtes pas heureux et vos vœux m'appellent. Prenez-moi donc, et je ferai du Monomotapa un pays de cocagne où le pain poussera tout cuit, où les rivières couleront d'excellent vin à quatre sous et où les dindes truffées croîtront sur les arbres, à portée de toutes les mains. Je fais le plus grand des sacrifices en immolant mon repos pour votre bonheur et en me portant au pouvoir où l'on veut absolument me mettre, et je n'ai qu'un but que résume ce cri de mon cœur : Vive le Monomotapa !

Comme les Monomotapiens n'étaient pas ennemis du pain tout cuit, du vin à quatre sous et des dindes truffées, ils nommèrent immédiatement le Prétendant et chantèrent des *Te Deum*.

Mais le pain tout cuit fut mangé par les Vizirs, le vin à quatre sous fut bu par les Pachas, et les dindes truffées furent partagées entre les Mamamouchis. Quant aux Monomotapiens, ils en furent pour leurs *Te Deum*.

Alors, le Prince qui avait été renversé rallia ses anciennes créatures, fit des proclamations dans lesquelles il promit aux Monomotapiens du pain au beurre, du vin à six sous et des faisans truffés, et on le renomma, et l'on rechantait des *Te Deum*.

Mais le gâteau national fut encore mangé par la maison du Prince.

Quant à la question des *Te Deum*, il faut remarquer que la religion monomotapienne offre un singulier spectacle : M. Machin renverse M. Chose ; vite, un *Te Deum* et Dieu est content. Mais M. Chose revient et renverse M. Machin : second *Te Deum* ; Dieu est encore content, ce qui fait que cette religion montre Dieu comme étant toujours du parti du plus fort.

DEUXIÈME HISTOIRE.

Il y avait une fois un médecin, — ceci se passe au Kamtchatka, bien entendu. — Il y avait, dis-je, un médecin qui mourait de faim, faute de pouvoir faire mourir beaucoup de gens. Fatigué de sa diète forcée, il se dit un jour, comme le Sage, que s'il y avait de bons remèdes, il y avait, par contre, fort peu de gens sachant les appliquer, et que, néanmoins, il y avait beaucoup de Sangrado qui gagnaient beaucoup d'argent.

Sachant qu'un homme qui veut arriver à un but doit poursuivre une seule pensée, il s'en tint à celle-ci, la retourna dans son esprit pendant quarante jours et quarante nuits, et sortit enfin de sa méditation avec une idée, ainsi que vous l'allez voir.

L'occasion s'en présentera. Et vous lui direz ce qu'il faudra faire.

— Et vous croyez qu'elle acceptera ?
— Parbleu ! Elle sera bien malade, et quelle dure corvée ! aimer un joli garçon et se laisser aimer de lui !
— Mais il y aura autre chose ?
— Oui, le faire jaser ; mais pour peu qu'elle soit adroite, cela est simple comme bonjour. Et puis les femmes que nous aimons font de nous ce qu'elles veulent ; rappelez-vous Dalila...
— Dalila ? fit le lieutenant de police ; était-ce aussi une saltimbanque !
— Dalila, la maîtresse de Samson !
— Ah ! Samson ! ah ! bon ! ah ! oui, parbleu, Samson !
Qui est-ce que c'était que ce Samson ?
— Je vous citais un fait historique, fit d'un air important monsieur Cormeau.
— Oh ! voyez-vous, l'histoire, répondit le lieutenant, c'est de la blague ! Mais revenons à nos moutons. Il s'agit maintenant de se procurer cette fille Lalleman.
— Voulez-vous que dans une demi-heure elle soit ici ?
— Vous avez encore un moyen ?
— Eh ! oui, il y a là parmi les gens qui attendent, cinq ou six pauvres hères qui la connaissent comme je vous connais, faites-en venir un et dites-lui d'aller la chercher.
— Ah ! c'est parfait !
Monsieur le lieutenant de police sonna.
Un agent parut.

Jusque là, l'on avait placé le centre vital, qui dans le cœur, qui dans le cerveau, qui dans la circulation, et les médecins kamtchadales avançaient toutes ces théories en vrais matérialistes qu'ils étaient.

Lui, présenta un rapport à l'Académie de Petropaulowski qui, ainsi que chacun sait, est la capitale du Kamtchatka, rapport dans lequel il affirmait :

- 1° Que le centre vital était placé dans les yeux.
- 2° Que les maladies physiques n'étaient que des ré-sultantes des maladies morales.
- 3° Que l'égoïsme était le principal vice de l'humanité, et qu'il avait pour effet habituel d'empêcher l'homme de répandre des larmes.

En conséquence, il jurait par Hippocrate que le seul moyen de guérir tous les maux était d'exciter les larmes des malades, en leur faisant éplucher des oignons crus.

Il était impossible que l'esprit public, toujours intelligent, se refusât à accepter d'aussi lumineuses déductions ; aussi, les malades kamtchadales se mirent-ils à éplucher avec frénésie, qu'ils fussent fiévreux, goitreux, gouteux, bossus ou cholériques, et notre docteur fit-il rapidement une colossale fortune en vendant des oignons crus qu'il faisait venir d'Auvergne, et après sa mort, le Kamtchatka reconnaissant lui éleva une statue où il était représenté drapé dans un manteau dont les plis semaient des milliers de bulbes que des impotents se disputaient avec délire. — Le tout en bronze.

Sur le piédestal, on avait gravé ce distique dû à la collaboration de toute l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :

De tous les maux que nous soignons,
Nul ne résiste à tes oignons.

TROISIÈME HISTOIRE.

Il y avait une fois un homme obscur — ceci se passe au Congo, bien entendu. — Il y avait, dis-je, un homme obscur qui, supportant impatiemment la suprématie des Manis, qui sont les rois de ce pays-là, voulut fonder une puissance qui arrivât à les dominer.

En conséquence, il se dit : Le merveilleux impose toujours aux masses ; introduisons le merveilleux dans les croyances religieuses ; faisons un gouvernement de la religion, laquelle n'est qu'une idée, et tous les Manis du monde seront impuissants contre les Griots (1).

Alors, il organisa une institution composée d'un grand Griot, de moyens Griots et de petits Griots ; il fonda des maisons où l'on formait des élèves Griots, et il institua même des communautés de Griots.

Lorsqu'il eut tout son monde, il réunit l'état-major griotique, et lui exposa son idée en ces termes :

Ce que je vais vous dire ne doit être su que de vous, et doit vous servir d'instructions secrètes. Ouvrez donc les oreilles et fermez la bouche, ce qui devra être votre attitude sociale la plus habituelle.

Nous allons bâtir un dogme qui imposera des croyances mystérieuses que nous défendrons aux profanes d'approfondir, sous peine de la mort morale ; nous ferons quelques tours de prestidigitation dont nous écrivons la relation sous le titre de : *Histoire des Miracles* ; nous prescrivons des pratiques obligatoires telles que :

- (1) Prêtres du Fétichisme au Congo.

— N'avez-vous pas sous la main quelques saltimbanques ?
— Oui, monsieur le lieutenant, trois hommes et deux femmes.
— Envoyez-nous un des hommes.
Au bout de deux minutes, le pauvre diable de bohème se présenta.
Il portait encore le costume pailleté qui lui servait pour la parade.
Il était pâle, maigre, chétif, fiévreux et souffrant.
Il fit gauchement un salut et regarda, d'un air hébété, les deux hommes qui se trouvaient devant lui.
— Approchez, dit brusquement le lieutenant.
Le malheureux fit timidement un pas.
— Oui, Monsieur, dit-il.
— Comment vous appelez-vous ?
— La Terreur, Monsieur.
— La Terreur ! exclama le lieutenant de police, mais ce n'est pas un nom d'homme cela !
Cormeau ne put s'empêcher de rire.
— Je vas vous dire ce que c'est, Monsieur, répondit le saltimbanque, voyez-vous, c'est que je suis lutteur, et puis hercule quand l'occasion s'en présente. C'est moi qui tombe les militaires et qui porte trente kilos avec les dents. L'autre jour...
— Assez.
— Oui, Monsieur.
— Connaissez-vous la fille Lalleman ?
— La Lalleman ! Pardine ! c'est une camarade. Si je la connais !
— Où demeure-t-elle ?

de recevoir de nous une instruction préparatoire consacrée par des cérémonies propres à frapper l'esprit de la jeunesse ; de nous demander des conseils pour tous les cas de conscience, ce qui nous fera pénétrer les affaires de l'État et celles de la famille ; nous prendrons à l'usage des femmes un ton de mysticisme semi-amoureux qui nous assurera leur utile concours, et afin qu'il n'y ait jamais parmi nous de défections à la cause commune, les Griots se détacheront de la société en s'interdisant le mariage.

Faisons cela, suivons invariablement ces règles, et nous arriverons sûrement et rapidement à conduire les peuples, qui nous donneront honneurs et richesses, et forts de notre influence sur la multitude, au besoin, nous déposerons les Manis !

Comme il s'adressait à des hommes qui, presque tous obscurs, étaient ambitieux, il fut acclamé dans le secret, et ce qu'il avait dit, fut fait.

De ce moment, le Congo fut livré à une affreuse et perpétuelle guerre sociale. Profitant de leurs revers et de leurs succès, les Griots vaincus furent proclamés héros-martyrs, et les Griots vainqueurs, les maîtres du monde. Cette double manœuvre les affermit, les posa sur des piédestaux et sur un trône, et lorsqu'ils furent devenus puissants, ils élevèrent des bûchers, y jetèrent ceux qui n'avaient pas voulu les suivre, et comme il fallait anéantir la raison et la science, ceux qui pensaient et ceux qui étaient savants furent brûlés.

Plusieurs siècles ont déjà souffert cela. Quelques esprits indépendants ont bien essayé de secouer ce joug ; mais, comme de toutes les maladies invétérées, le Congo a bien du mal à se guérir de celle-là.

Mes trois histoires n'ont pas besoin de commentaires, et j'arrive, sans plus tarder, à ma conclusion :

Les rapports sociaux étant ainsi qualifiés de ce qu'ils regardent uniquement la société et sont, par conséquent, justiciables de son seul jugement, je crois pouvoir poser cette maxime :

LA MORALITÉ DES RAPPORTS SOCIAUX CONSISTE A NOUS CONDUIRE N'IMPORTE COMMENT ENVERS LES AUTRES, POURVU QU'ILS NE SOIENT PAS ASSEZ FINS OU ASSEZ FORTS POUR NOUS CONDAMNER.

MOREAU DE BAUVIÈRE.

L'ENSEIGNEMENT DANS LES PRISONS

La question de l'enseignement, depuis quelques années, est l'objet de nombreuses méditations et de laborieux travaux. Elle a suscité bien des luttes, bien des rivalités.

D'un côté, le zèle de M. le Ministre de l'Instruction publique cherchant à faire pénétrer les rayons lumineux de la science, depuis le foyer de la richesse jusqu'à l'âtre ignoré du pasteur des campagnes ; de l'autre, les voix de la Peur se faisant entendre et signalant comme un danger, aux populations émuës, ce progrès intellectuel qu'on venait leur offrir avec tant de sollicitude et de générosité. Hier on craignait que la science

— Où ? mais dans sa baraque ? aux Brotteaux.
— Pourriez-vous vous charger de l'amener ici ?
— Oh ! certainement, si monsieur le lieutenant le désire. Que faudra-t-il lui dire ?
— Que j'ai à lui parler d'une affaire importante.
— Très-importante, souigna Cormeau.
— Bon ! alors j'y va ?
— Allez ; mais avant, attendez.
Il sonna de nouveau.
— Allez avec cet homme, dit-il à l'agent qui se présentait, et ne le perdez pas de vue un instant.
— Oh ! je ne veux pas m'échapper, dit le pauvre diable.
— Il suffit, allez vite.
Et le saltimbanque sortit accompagné de l'agent.
Alors monsieur le lieutenant de police prévoyant qu'il s'écoulerait bien une heure avant l'arrivée de la fille Lalleman, commença son audience.
Il fit le beau, se cambra, grossit sa voix, insulta tous les malheureux qui comparurent devant lui, et lorsqu'il les eut renvoyés en prison et qu'il eut courageusement exercé son droit du plus fort, il se froitta les mains d'un air de satisfaction complète.
Cormeau, qui avait été dehors fumer une pipe, rentra en ce moment.
— Voilà nos personnages, dit-il.
Et en effet, au même instant, la fille Lalleman parut.

(La suite au prochain numéro)

étouffât la simplicité des fils du laboureur, aujourd'hui on tremble qu'elle anéantisse à jamais la candeur et l'innocence de la jeune fille. Nous n'avons pas l'intention d'entrer en lice dans ces disputes; d'autres, plus autorisés que nous, ont pris ce soin. Mais nous écrivons ces lignes, parce que nous aimons à saluer la science partout où nous la rencontrons apportant un accroissement de grandeur pour notre pays; c'est pour signaler l'exemple d'un homme que nous n'avons pas l'honneur de connaître, mais qui se révèle avec un grand cœur et une âme puissamment généreuse; les bonnes œuvres toutes seules ont leur langage et leur éloquence; et aussi parce que nous sommes envieux d'apporter, dans la mesure de nos forces, un tout petit fleuron à la couronne de gloire qui sied si bien au front de notre belle France.

Quand le soir se fait, et que chacun ne songe plus qu'à se délasser des travaux du jour, on peut voir M. le Procureur impérial de Vervins se faire ouvrir la porte des prisons, prendre place au milieu des condamnés, pendant deux heures, avec toute l'autorité d'un magistrat et la bonté d'un père, leur apprendre à lire, à écrire, les instruire sur leurs devoirs de citoyens, leur enseigner ce qu'ils doivent à leurs semblables et à eux-mêmes, puis reprendre le chemin de sa demeure, heureux et content, comme autrefois Titus, et se dire à lui-même ce qu'il écrivait il n'y a pas longtemps :

« *Il y a là un bien énorme à faire !* »

Oui, il y a là un bien énorme à faire. L'éducation des prisonniers est une œuvre de rénovation, de résurrection. Prendre l'homme dans tout ce que la passion, l'oubli du devoir, a fait de plus bas, de plus dégradé, de plus abject; prendre ces cœurs qui n'ont peut-être jamais battu d'une pulsation généreuse et bonne, ces intelligences sur lesquelles le voile épais de l'ignorance pèse depuis le berceau, ces volontés souvent étonnantes de force et d'audace dans le crime, ces âmes à qui la satisfaction du devoir accompli ne s'est point révélée, qui ne l'ont jamais pratiqué, parce qu'elles ne l'ont jamais connu, ces hommes enfin méprisés, honnis, repoussés, marqués au front des stigmates du crime, les prendre et leur montrer la science, le devoir, la vertu; la science chassant loin des intelligences l'ignorance qui y règne en souveraine; le devoir éelos sous le rayonnement de la science et qui leur apparaît avec un attrait d'autant plus fort qu'ils ne s'en sont même jamais doutés; la vertu enfin qui ennoblit la science et purifie le devoir, et qui donne au malheur des lumières que la prospérité ne connaît jamais. Certes, une telle œuvre mérite qu'on y pense, qu'on y réfléchisse, qu'on y travaille.

Jean-Jacques Rousseau a dit : *Tout méchanceté vient de faiblesse : l'enfant n'est méchant que parce qu'il est faible, rendez-le fort, il sera bon.* (1)

Eh bien ! pour détruire le vice, pour faire disparaître le méchanceté qui a conduit le prisonnier dans les sombres murailles de son cachot, pour en faire un homme nouveau quand il revivra pour la société, il faut le rendre fort, le rendre fort contre son naturel, le rendre fort contre la passion qui se fera encore sentir à lui, il faut le rendre bon par l'éducation.

L'éducation, a dit Bacon, *peut seule corriger le naturel et l'habitude le soumettre.*

Cette parole est profondément vraie, il y a des hommes qui font le mal, parce que leur naturel les conduit au mal, parce que leur caractère sans culture ne peut pas s'épanouir au rayonnement du bien. Le champ qui n'est pas tourmenté par la bêche ne produit que des ronces et des épines, toujours inutiles et souvent dangereuses.

Les lois toutes seules sont impuissantes pour arrêter l'homme sur le penchant qui l'entraîne au mal et l'élever vers le bien. Quand le prisonnier, sa chaîne brisée, reviendra prendre son rang au milieu de la société, il y apparaîtra encore avec les passions que la prison n'a pu qu'aigrir, apaisées un instant, pour se réveiller, à l'heure d'après, plus profondes et plus terribles. Mais que ces longues heures d'angoisses et d'enfermées passées dans un cachot soient employées à réfléchir ces intelligences, à purifier ces cœurs, à fortifier

ces volontés, en leur montrant le bien par l'éducation, et vous aurez des hommes qui pourront racheter leur passé et produire dans l'avenir des œuvres utiles. Ah ! s'il nous était donné d'être plus puissant, si nous pouvions étendre cette œuvre, nous irions avec bonheur offrir la science aux pauvres prisonniers.

Malheureusement, notre part dans une telle œuvre ne peut être que toute secondaire, mais tout ce qui nous appartient à nous-mêmes, le courage, le temps, la science et la jeunesse, nous le tenons prêt pour le service de cette œuvre, trop belle pour mourir au lendemain de sa naissance.

Fernand MORENA.

UN VIEUX BOULET

En visitant un *Sadova* homéopathe, j'ai trouvé, en un coin de ce champ fatal, un projectile à aiguille, que j'offre à notre ami, le Dr Lembert.

M. X., commerçant en soie, pensa un beau matin à se faire médecin homéopathe.

Il vint à Paris, et, comme de juste, ne pouvant y obtenir le diplôme de docteur en médecine, notre commerçant tourna ses regards vers une université étrangère. Sans quitter Paris, moyennant une somme désignée, il fut reçu docteur de cette docte université.

Il voyait alors, à la campagne, dans une maison tierce, un médecin allopathe avec lequel il tentait toujours sans succès, mais au grand ennui de ce dernier, de causer médecine.

Un jour, fatigué par une telle insistance, l'allopathe conduisit le fâcheux vers une réunion de dames, et là :

— « Vous avez certainement de l'aconit sur vous (on sait que l'aconit est un violent poison), lui dit-il.

— « Oui... Et l'homéopathe, bien en règle, tire de sa poche une petite boîte contenant plusieurs petites fioles, dont une qu'il présente renfermant environ cent cinquante petites globules de ceux dits d'aconit.

Le médecin allopathe verse le tout dans sa main gauche, pour que les assistantes puissent bien voir.

— « Si l'on avalait tout cela, selon vous, ajouta-t-il, on serait bien malade ? »

— « Oh ! on serait perdu ! »

Le médecin non homéopathe avala alors la totalité.

On était deux heures avant dîner. Le pauvre homéopathe, de bonne foi (ce n'était qu'un illuminé !) était dans une anxiété grande et suivait l'autre partout. Il se rassura à dîner en voyant combien peu le terrible aconit, préparé selon les formules hahnemanniennes, avait altéré un appétit allopathique.

Pourtant on avait procédé par doses massives, comme il faut le faire, de l'aveu des meilleurs auteurs, quand on procède sur l'homme sain... et l'on n'éprouva rien... pas même quarante-huit jours après !

Heureusement, l'allopathe avait eu affaire à des médicaments homéopathiques de bonne foi !

On sait que La Pommerais était un docteur homéopathe.

DENIS BRACK.

HISTOIRE MORALE

DES FEMMES

Par Ernest LEGOUVÉ

CHAPITRE III. — L'Éducation.

(SUITE)

Après avoir fait une étude savante et complète du *Droit d'héritage*, M. Legouvé dans un chapitre très-éloquent et profondément pensé, aborde la question si délicate de l'éducation. Le bruit énorme qui se fait en ce moment autour du projet de M. le ministre de l'Instruction publique, les passions et les colères qu'il a soulevées, donnent encore à ce chapitre l'attrait piquant de l'actualité. Aussi l'ai-je relu avec un intérêt

d'autant plus grand, que je connais à peu près tout ce qui a été publié pour ou contre l'enseignement secondaire des filles, et que j'étais enchanté d'avoir l'opinion d'un homme que sa position rend impartial dans une telle dispute, encore bien que ses opinions, soient, sur ce point, très-avancées. Eh bien ! M. Legouvé n'hésite pas à réclamer pour les filles l'institution de l'enseignement secondaire; il veut que l'éducation qu'on leur donnera soit aussi large qu'il est possible; il veut qu'elles aient part à toutes les connaissances intellectuelles dont on a fait jusqu'à présent le monopole, en quelque sorte exclusif, des jeunes gens; il veut enfin qu'elles aient des *clartés de tout*, comme dit Molière. Il est donc, sur ce point important, en complet désaccord d'opinions avec son collègue à l'Académie, le fougueux évêque d'Orléans. En effet, Mgr Dupanloup, dans la lettre qu'il écrivit à je ne sais plus quelle Eminence, s'écrie que tout est perdu si l'on fait des jeunes filles des philosophes. Si le célèbre prélat avait eu le courage de ses principes comme il a celui de ses invectives, il nous aurait expliqué ce qu'il entend par le mot *tout*; mais alors il aurait trop clairement prouvé l'injustice de sa cause. Ainsi donc, si le clergé se montre si hardiment hostile à l'enseignement secondaire des filles, que fait-il en conclure ? Une seule chose : c'est qu'il a peur de perdre son influence et de voir le nombre des femmes qui fréquentent les écoles diminuer à mesure que leur intelligence se développera. Et, nous ne craignons pas de le dire, c'est le résultat que nous espérons et que nous appelons de tous nos vœux, car...

M. Legouvé n'avait pas à s'occuper, lorsqu'il écrivit son chapitre sur l'Éducation, des arguments avancés depuis lors par messieurs de l'Église.

C'était comme citoyen, comme père de famille, comme homme de progrès, qu'il élevait la voix en faveur de l'enseignement secondaire des filles, et c'était au nom du droit de tous à la perfectibilité qu'il voulait qu'on dissipât les épaisses ténèbres de leur intelligence.

Une chose qui m'a souvent frappé et que je crois digne de remarque, c'est que les hommes les plus partisans de la prétendue supériorité de l'homme sur la femme, et ceux qui

Contre un sexe paré de vertus et d'attraits
Du carquois satirique ont épuisé les traits,

sont ou ont été généralement des imbéciles, ou ce qui ne vaut guère mieux, des indifférents renfermés dans leur egoïsme comme une huître dans sa coquille.

Pour ces esprits forts, la femme en sait toujours assez pourvu qu'elle sache grimacer une révérence, bredouiller un compliment, toujours le même, faire un peu de musique le dimanche, un peu de tapisserie et surveiller le pot-au-feu. Ils lui permettent encore de lire quelques romans stupides où rien ne vit et ne palpite, ni cœur, ni passion, ni sentiment. Mais si vous parlez de lui mettre dans les mains les chefs-d'œuvre de la littérature et de la philosophie; si, ne vous contentant pas de lui dire que deux et deux font quatre, vous voulez le lui démontrer; si vous lui faites comprendre qu'il y a une autre Histoire que celle que ses institutrices lui ont apprise; une autre Morale que celle que ses confesseurs lui ont prêchée, et d'autres devoirs plus sérieux que d'aller à l'église; si vous essayez de lui ouvrir les yeux sur les lois et les institutions de son pays; si, au lieu d'une bourgeoisie vulgaire, vous voulez en faire une femme éclairée, ayant, comme je le disais tout à l'heure, des *clartés de tout*, et capable de distinguer autre chose qu'un *pourpoint d'avec un haut-de-chausse*, comme le voulait le bonhomme Chrysale; si vous lui dites qu'il y a eu d'autres écrivains que M. Veillot, et qui avaient bien plus de talent que lui; si vous lui mettez dans les mains Pascal, ce visionnaire toujours penché sur l'abîme, ou si vous la rendez apte à comprendre Montaigne, cet homme de *bonne foi*; si vous osez lui parler d'un monsieur qui s'appelait Voltaire, lequel fut réfuté par un ignorantin qui s'appelait Nonotte; si vous lui recommandez Rousseau et Diderot; si vous placez sous ses yeux les livres de tous les penseurs et de tous les sages de tous les pays et

de tous les temps; si vous lui dites que l'ivresse de Rabelais était du génie; que Luther n'était point un débauché, mais un homme qui obéissait à une conviction; si vous lui dites que la Saint-Barthélemy fut un lâche assassinat, ce qui serait presque une naïveté; enfin si vous dites à son intelligence : « L'espace est libre; monte aussi haut que ton vol te le permettra, et tâche toujours à l'approcher de la vérité, » oh ! alors, les esprits forts et les partisans de l'infériorité de la femme, les hommes sérieux et les penseurs appointés, et avec eux tous les idiots et tous les cuistres, les bacheliers qui ont un diplôme de sottise et les rats de Facultés, qui sont gens très-compétents, ne trouveront pas assez de pavés pour vous lapider dans la promptitude de leurs saintes colères !

Mais cependant que leurs aboiements ne vous épouvantent point; faites bonne contenance et continuez votre chemin, ils ne vous mordront pas.

M. Legouvé a donc mis en scène, dans le chapitre qui nous occupe, un de ces hommes qui « par la tournure de leur esprit sont ennemis-nés de toute idée de réforme. » Sans doute il le ménage et ne le peint pas avec des couleurs aussi tranchées que celles dont je viens de me servir, car c'est bien plutôt un raisonneur qu'un adversaire convaincu; cependant il n'en émet pas moins ses opinions avec une certaine ténacité, non plus qu'il n'épargne les railleries à ses contradicteurs.

Ces contradicteurs sont « un philosophe pratique » et l'auteur lui-même, et c'est d'une conversation profonde, brillante et passionnée, qui a lieu entre eux, que se compose cet important chapitre *De l'Éducation*.

Nous l'étudierons, comme il mérite de l'être, dans notre prochain article.

VICTOR CHAUVET.

(A continuer).

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

CHAPOLARD

Professeur de l'ÉCOLE DES FRÈRES

et Directeur de la LYRE LYONNAISE

AU PHYSIQUE :

Facies ordinaire. — Biceps ordinaires. — Mains noires ordinaires. — Large des épaules ? — Moustache en brosse. — Cheveux très-ras, mais bien peignés.

AU MORAL :

Ombreux. — Boudoir. — Acariâtre de temps en temps. — Un tantinet jaloux. — Assez rancunier, souvent cancanier, et par conséquent un peu portier.

EN MUSIQUE :

Très-faible sur le violon, ne peut parvenir à monter la gamme s'il ne possède toutes ses cordes. — A un talent incontestable pour l'étude d'un chœur. — Le goût et le sentiment vrai des nuances. Pour polir et raffiner un morceau, est peut-être le meilleur *ouvrier en musique* de Lyon. — Se trouble et prend facilement le trac. — Une mémoire de linotte. — Compte de bons et mérités succès. — A pourtant remporté une veste. — A mis Lyon au premier rang pour le chant choral.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Propriétaire !!! — Exploite en grand l'orphéonisme et s'y est fait un nom. — Aime à diriger trois ou quatre Sociétés en même temps, mais en change souvent, hélas ! — Fréquente les robes noires, trempe dans l'eau bénite et lit le *Courrier de Lyon* !

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

(1) Emile.

N° 9.

SIMPLICE

Roman intime

Par Victor CHAUVET

A Jeanne.

Nous allâmes voir la place Saint-Marc, la promenade la plus fréquentée de Venise, et ses Pili où flottaient fièrement autrefois la bannière de Saint-Marc; le canal Grande, le palais du Doge, qui possède, comme on sait, une des plus riches galeries de tableaux qui existent. Nous visitâmes aussi plusieurs églises, entre autres San-Giovanni e Paolo et Santa-Maria della Salute. Mais la galerie du palais surtout faisait rêver Luigi. Ces chefs-d'œuvre l'éblouissaient, et il avait des moments d'enthousiasme où il entrevoyait clairement sa vocation : être riche ! être célèbre ! être heureux ! La gloire, pour cette âme robuste et puissante, c'était le bruit, le plaisir, le triomphe longuement savouré, et il aurait dit volontiers en guise d'axiome : Le plus grand est celui qui fait le plus d'ombre au soleil ! Il en voulait à Shakespeare d'avoir comparé la gloire à un cercle dans l'onde qui va toujours s'élargissant jusqu'à ce qu'il disparaisse par disparaitre. Il acceptait bien que le cercle s'élargisse, mais il ne voulait pas qu'il disparût, et il se dit. Aussi avions-nous des disputes à n'en pas finir. Ce poète artiste comme lui et comme lui enthousiaste et irréfléchi, je n'avais pas la foi qui transporte les montagnes. J'étais bien l'amant de la Renommée, mais

non pas un amant aveugle, et je savais qu'elle est plus trompeuse qu'une maîtresse. D'ailleurs j'étais profondément convaincu que les seuls génies qui marquent un siècle à leur effigie, que les seuls demi-dieux qui font faire à l'art, à la science, à l'industrie, à la civilisation, un pas en dehors du domaine étroit où la faiblesse de notre esprit nous tient renfermés, pouvaient seuls prétendre à la postérité; et, d'un autre côté, j'estimais trop la gloire pour penser que la valetaille de l'Idée les y suivit. Nous eûmes ce jour-là une de ces querelles qui dura jusqu'au soir, mais le soir venu nous ne pûmes nous empêcher de rire. La paix faite, nous descendons à la tombée du jour sur le bord des lagunes sillonnées à cette heure par des embarcations de toutes sortes. Un barcajolo offre de nous conduire moyennant quelques lire. Nous acceptons, et l'homme démarre sa barque, accroche ses avirons, et pousse au large. La brise est douce et nous voguons mollement balancés par une houle à peine sensible. D'autres groupes passent, rieurs et folâtres; les lanternes s'allument; les palais s'éclairent; Venise étincelle ! Puis le nombre des barques augmente, la foule grossit, les éclats de rire partent comme des fusées, les chansons se croisent; Venise est heureuse !

« O Venise ! Venise ! m'écriai-je, ô ville des sérénades, des nuits radieuses et des aurores sans nuages ! ô Venise ! ville de la Liberté, de la Poésie et des amours ! ô Venise ! ville autrefois brillante et maintenant morne, ô Venise, je t'aime ! Je t'aime, parce que tu es le rêve et l'idéal du poète et de l'artiste, de ceux qui pensent et qui croient; je t'aime, parce que tu es généreuse et fière; je t'aime, parce

« que tu es féconde en souvenirs héroïques et en nobles efforts; je t'aime, parce que la tyrannie n'a pu ternir sur ton front l'éclat toujours radieux de tes splendeurs passées; je t'aime, enfin, parce que tu es saines et que tu souffres ! (1). »

Et des applaudissements frénétiques éclatèrent, l'air retentit de cris enthousiastes, les femmes agitent leurs mouchoirs, les barques, les gondoles se rapprochent, on m'entoure, on me presse, et je tombe écrasé par l'émotion, anéanti.

Au même instant une voix se fait entendre, légère comme un souffle du ciel, et ce qu'elle chante verse dans mon cœur un torrent de félicité. On fait silence, on s'écarte, et la gondole que nous avons vue la veille passe lentement. Mais un des rideaux est entr'ouvert, et je regarde... Le cœur me bat à briser ma poitrine... Est-ce une hallucination ? ou ne suis-je point dans un autre monde ? Cette créature, vers qui mon âme s'en vole déjà, est-elle une créature humaine ? J'avais trouvé des femmes belles, comme j'ai honte de moi ! Oh ! non, elles n'étaient pas belles ainsi, et leurs yeux n'étaient pas comme les siens l'éclat rayonnant des étoiles ! Elle s'est éloignée, elle est loin, et je ferme les yeux pour la voir encore. Elle m'apparaît à demi-couchée sur des coussins de soie blanche, fière comme une déesse et l'air doux comme un enfant. Elle est enveloppée d'une longue tunique de velours bleu à larges manches, d'où sortent ses beaux bras nus qu'elle tient un peu repliés au-dessus de sa tête. Elle est blonde, et la lumière d'une lampe suspendue au plafond de la gon-

(1) Venise était encore à cette époque sous le joug éraçant de l'Autriche.

dole se joue dans ses cheveux. Elle ferme les yeux et un sourire entr'ouvre ses lèvres... Elle chante ! Oh ! son image ne s'effacera pas de mon cœur !

V.

Le bruit de cet esclandre étant parvenu jusqu'aux oreilles du gouverneur, je faillis être arrêté. Un matin la police autrichienne entra dans notre chambre et me demanda de quel pays j'étais. Je répondis que j'étais Français, élève de l'École de France à Rome, et que j'étais venu à Venise simplement dans un but d'agrément et non pas chargé d'une mission politique. Ils se le tinrent pour dit et ne revinrent pas. Seulement je m'aperçus qu'on m'épiait, ce qui me fit beaucoup rire, car je n'avais d'autres opinions alors que celles que fait éclore l'enthousiasme dans un cœur de vingt ans. Quoi qu'il en fût, j'acquis une certaine célébrité parmi la jeunesse vénitienne, et nous eûmes, à partir de cette époque, Luigi et moi, un petit cercle d'amis; mais comme nous n'étions pas pour rester longtemps, nous ne nous abandonnâmes guère. A quoi bon semer ce qu'on ne récoltera pas ? Quelle utilité de se préparer des regrets, des remords, peut-être ? Soyons camarades, et rien de plus. Seulement nous ne sûmes pas avoir assez d'empire sur nous-mêmes pour empêcher notre amitié de grandir pour un de ces jeunes gens. D'ailleurs c'était un compatriote et un brave garçon qui avait le cœur sur la main. Il habitait habituellement Paris, et il ne se trouvait à Venise que pour faire plaisir à sa mère et à sa sœur qui avaient désiré voir l'Italie.

(La suite au prochain numéro).

CAUSERIE ANECDOTIQUE

J'ai connu, dans ma jeunesse, un huissier dont le souvenir amène toujours le sourire à mes lèvres. A cette époque reculée, on était peu exigeant pour la réception des candidats aux exploits : Jour d'une bonne moralité, savoir lire et écrire, avoir griffonné du papier timbré pendant deux ou trois mois chez un homme d'affaires, cela suffisait.

Celui dont je parle, réunissant ces conditions, fut reçu à trente ans, dans un petit tribunal d'arrondissement, où sa conduite régulière ne tarda pas à le faire choisir comme audencier.

C'était bien alors l'huissier le plus naïf, le plus virginal, c'est-à-dire le plus rare qu'il y eût sur la terre ; et je suis convaincu que s'il fut décédé dans ce temps-là, il serait entré, droit comme un i, dans le royaume des cieux, malgré la légende qui prétend que jamais huissier n'y a été reçu.

Les culottes courtes n'avaient pas encore totalement disparu ; les vieux procureurs y tenaient, et le nouvel officier ministériel aurait cru manquer à toutes les convenances, s'il n'eût pas fait comme eux.

Il portait donc culotte courte et bas bleus. La nature lui avait fait cadeau de mollets bien saillants, superbes, et je me rappelle que lorsqu'on lui faisait compliment sur sa jambe si bien tournée, il rougissait comme une fillette et baissait ses yeux pudibonds.

Quand le moment de l'audience était venu, et que s'agitait la sonnette annonçant l'entrée du tribunal, il fallait l'entendre s'écrier d'une voix câline :

Silence, Messieurs ; chapeaux bas ; le tribunal cloche ! — C'était charmant de bonhomie.

Il avait voué un culte profond à la fraternité, et sa dévotion à ce principe était si fervente que, quand il s'agissait de transcrire, dans certains actes, la formule exécutoire où se trouve ces mots : *Mandons et ordonnons à... nos procureurs généraux et nos procureurs près les tribunaux de première instance d'y TENIR LA MAIN...*, il se gardait bien de copier servilement ces paroles qu'un autre aurait pu croire sacramentelles, et pensant sérieusement qu'il pouvait et devait mieux faire, il leur substituait bravement celles-ci : *DE BIEN SE TENIR PAR LA MAIN !!*

Or, ce même homme, je l'ai retrouvé, vingt ans plus tard, audencier d'une cour d'assises, et complètement transformé.

Ce frais enfant de chœur, aux formes grassouillettes, aux mollets arrondis, au regard benin, à la tenue humble et timide, si ingénu, lâchons le mot, si naïf et si ignorant, avait fait place à un gaillard maigre et sec, au teint parcheminé, au poing sur la hanche, au verbe haut, au ton tranchant, à l'œil altier, au savoir suffisant, mais doublé d'une outrecuidance et d'une vanité incommensurables. Le temps, le travail, le maniement des affaires — le frotement du *Monde*, et probablement aussi un naturel tardivement développé, avaient opéré cette transformation.

Écoutons-le pérorer au milieu d'un groupe, dans la salle des Pas-Perdus, à la fin d'une session d'assises :

— Non, Messieurs, non, cette session n'a pas été bonne. Que signifie ce total de trente-deux ans de travaux forcés que nous avons obtenu ? Quelle maigre récolte ! Décidément le Ministère public est faible, très-faible ; nous serons obligés de provoquer le changement des deux substituts ; c'est fâcheux, mais on ne peut pas laisser la société désarmée ; c'est ce que j'ai dit à M. le président des assises qui a paru partager mon avis ; nous sommes las des scandaleux acquittements qui nous arrivent. Mais, pardon, je suis obligé de vous laisser, M. le président et moi nous avons des visites à terminer.

Un jour, pendant les débats d'une grave affaire criminelle, le président lui donne un ordre à exécuter, mais il ne répond, ni ne bouge. — Huissier, ne m'avez-vous pas entendu ? — Même silence, même immobilité. — Pour la troisième et dernière fois, voulez-vous exécuter mon ordre ? — A cet appel suprême, l'huissier se décide, il s'avance à la barre de la Cour, et s'adressant au chef, il s'exprime ainsi :

— Monsieur le président, je vais faire ce que vous demandez, puisque vous l'exigez absolument, mais, je dois vous en prévenir, *l'arrêt sera cassé*. — Trêve d'observations et obéissez sur-le-champ. — A cette réponse, le serviteur accomplit sa mission, mais en revenant à sa place, il murmure encore : — On ne veut pas me croire, tant pis ; car, j'en suis sûr, l'arrêt sera cassé, cassé, cassé !

A quelque temps de là il fut révoqué de ses fonctions d'audencier ; à cette nouvelle il s'écria avec emphase : La vérité a toujours eu ses martyrs ; il est plus aisé de révoquer que de répondre... mais au demeurant, ce n'est pas ce qu'on a fait de mieux.

Ces derniers mots me remettent en mémoire le léger débat élevé entre un curé et une de ses ouailles. Le vieux prêtre venait de tonner en chaire contre la danse et avait exhorté ses paroissiens à s'en abstenir. Comme il reprenait le chemin de son presbytère, il fut accosté par un jeune gars qui, après l'avoir inutilement supplié de faire des concessions, finit par lui dire : — Pourtant, monsieur le curé, on assure que la sainte Vierge a dansé aux noces de Cana ?

— Elle a dansé, elle a dansé ! répond le bonhomme, ce n'est peut-être pas ce qu'elle a fait de mieux !!!

BROSSIER.

L'HIVER

L'Hiver n'a pas de politesse,
C'est un vieillard plein de rudesse,
Qui ne sait pas, croyez-le bien,
Que regarder par la fenêtre
D'une chambre où l'on n'est pas maître,
N'est pas d'un honnête chrétien !...
Comte CLAVEL (d'Alby).

LE PETIT POTEAU

Tel est le titre, chers lecteurs, du nouveau *jeu de société* dont je vous ai parlé la semaine passée et qui est incontestablement appelé à détrôner le fade proverbe et l'antique charade.

Bien conduit et exécuté avec esprit, c'est un fou rire tout le temps.

Voici comment il se joue. Un président, choisi d'avance, prépare autant de cartons qu'il y a de joueurs.

Sur chaque carton il a écrit un nom connu ; il a fait suivre ce nom de quelques indications propres à éclairer le joueur sur l'âge, la figure, la démarche, le langage, les manies ou les tics particuliers de la personnalité mise en jeu ; puis il a mis soigneusement chaque carton sous enveloppe et les a numérotés : 1, 2, 3, 4, etc., etc.

Il est bien entendu que le président doit, dans l'intérêt même du jeu, garder le secret le plus absolu sur la composition des cartons.

Au moment de jouer, on simule, dans un angle du salon, la disposition d'un tribunal : la table du président avec sa sonnette, le bureau de l'accusateur, la sellette de l'accusé, derrière laquelle se trouve placé le banc des témoins, sur lequel sont assis les *futurs prévenus*.

On fait prendre à ces derniers l'engagement de se conformer exactement à toutes les règles et les exigences du jeu ; puis l'on tire au sort.

Le premier sorti reçoit de l'audencier le carton correspondant à son numéro et passe dans un cabinet de toilette, où se trouvent réunis différents accessoires à l'usage des charades, tels que : perruques, postiches, costumes, etc., etc. Là seulement, le joueur détache le carton qui lui est échu par le sort et prend connaissance du personnage qu'il va être appelé à représenter.

— ON VA COMMENCER ! s'écrie l'huissier audencier.

La Cour, composée du président et de l'accusateur, entre en séance.

Naturellement, l'accusateur fait un rapport virulent.

Le président, dans une réponse éloquent, fait l'éloge de son barreau et prévient que tous ceux présents vont être accusés tour à tour des crimes les plus monstrueux. Mais il compte sur le tact de chacun pour repousser avec esprit les allégations de l'accusateur.

— Introduisez l'accusé.

L'huissier audencier ouvre la porte du cabinet et prend connaissance du carton numéro 1.

Supposons par exemple que ce carton porte le nom de l'auteur des *Odeurs de Paris* ; l'huissier annonce :

— M. Veuillot !

Et, si le joueur est habile, on doit aussitôt voir apparaître un personnage gros, court, à la mise négligée ; figure jaune anguleuse ; le geste commun ; il s'avance d'un air patelin en jetant un coup d'œil faux sur l'auditoire.

Le président le regarde d'un air sévère, lui fait prêter serment et lui demande son nom, son âge, sa demeure et sa profession.

Il faut que le joueur réponde à toutes ses questions avec esprit et à-propos.

Puis l'accusateur se lève et fulmine son réquisitoire.

L'accusé doit se défendre avec énergie et sans sortir une seconde de son caractère.

Si le joueur, s'apercevant que le rôle est impossible à soutenir, ne trouve rien à répondre, malheur à lui, car, sur un signe du président, toute la galerie se lève et, d'un geste très-connu, foudroie le malheureux.

On applique la loi et on passe à l'accusé suivant, qui a dû profiter du débat précédent pour recevoir son carton et se préparer dans le cabinet de toilette.

Afin de donner au jeu plus d'originalité, on peut mêler aux cartons des types de paysans, d'Allemands, de Marseillais, ou bien d'un des personnages de la pièce en vogue.

Il est également facile de mettre sur les cartons des célébrités du jour... ou de la nuit, ce qui, avec de bons joueurs, peut donner lieu à des débats piquants.

Pour introduire les dames dans le jeu, il suffit de préparer des cartons de couleurs composés à cet effet.

Voici, chers lecteurs, le jeu du *petit poteau*.

Jules FRANTZ.



La Société des Amis-des-Arts ouvrira son exposition annuelle le vendredi 17 courant.

Dans un de ses derniers numéros, le *Corsaire* qualifie le *Refusé* de « bon et brave journal » et nous souhaite tout le succès que nous méritons — ce dont nous le remercions sincèrement.

Seulement... Comment se fait-il qu'en nous empruntant, le même jour, notre plaisanterie sur les chemins de fer, Victor

Noir, à quinze lignes de distance, ait tout-à-coup oublié le titre de notre feuille ?

Est-ce que, par hasard, le spirituel chroniqueur du *Corsaire* ferait faire la moitié de son travail par d'autres ?

Il est vrai que bientôt les journalistes seront obligés de faire travailler dans les prisons ?

Hélas !

Annonçons toujours avec plaisir l'apparition du *Globe*, escorté de toute la vaillante rédaction du *Corsaire*.

Je m'empresse de ne pas garantir l'authenticité du fait suivant.

On lit dans la *Schlague* : Hier, le directeur de nos théâtres subventionnés se trouvant, par extraordinaire, satisfait de la recette, entre au café des Deux-Mondes et prend un bock.

Il donne cent sous, le garçon lui rapporte sa monnaie.

M. D'Herblay examine une pièce de cinquante centimes dont la valeur lui paraît douteuse, la tourne, la retourne et finalement la rend au garçon, en lui disant :

— Elle ne vaut rien.

— Mais, Monsieur, répond le garçon, je vous assure qu'elle est bonne.

— Je vous répète qu'elle ne vaut rien.

— Bast, dit Luigini qui se trouve là, tu n'es pas si difficile que ça pour les pièces de tes théâtres.

Si quelqu'un réclame, je l'enverrai à l'Oursin.

Calino est distancé par le maire de Fréjus.

Jugez-en. Pascal (c'est son nom), après avoir passé la soirée auprès d'un de ses amis, rentre chez lui et s'aperçoit qu'il n'a plus sa tabatière.

Aussitôt il se met à son bureau, prend la plume et écrit la lettre suivante.

« Mon vieux, « Je te prie de chercher et de me renvoyer immédiatement ma tabatière que j'ai oubliée chez toi. »

Ton maire, FRÉJUS.

Cela fait, notre homme cache sa lettre et... prend une prise.

La tabatière était restée sur son bureau depuis le matin.

Pascal s'aperçoit de son erreur, mais ne se déconcerte nullement, il décrochette sa missive et ajoute ce post-scriptum.

P. S. Je rouvre ma lettre pour te dire de ne pas te déranger, je viens de retrouver ma tabatière.

On nous annonce que M. Rossignol Rollin est en instance auprès de l'autorité lyonnaise, afin d'obtenir, pour les luttes de l'Alcazar, le même privilège que l'autorité parisienne accorde à l'arène de la rue Lepelletier.

En d'autres termes : l'autorisation de laisser nos dames admirer, à leur aise, les belles formes de Béranger et de l'homme masqué.

Depuis quarante ans, un ancien capitaine de l'armée confédérée établi à Philadelphie, souffrait horriblement d'une balle qu'il avait reçue... quelque part.

C'était en vain qu'on avait essayé d'extraire ce projectile, dont il n'était pas possible — à l'extérieur — de déterminer exactement la place.

Enfin un jour, las de souffrir, le propriétaire de la balle eut l'heureuse inspiration de s'adresser à un savant docteur d'Allemagne, à qui il expliqua son cas.

Ce dernier regarda, examina, palpait et finalement, l'assura qu'il lui était impossible de ravoir la balle... à moins d'employer son nouveau moyen — qui consistait à rendre les corps humains transparents.

Le capitaine trouva ce moyen lumineux et, sans plus tarder, pria le savant de l'éclairer.

Le docteur, profitant d'un moment où le capitaine examinait les meubles de l'appartement, lui enfonça, dans la partie malade, un tube de verre dans lequel il avait eu le soin de faire passer préalablement un petit courant électrique.

Aussitôt, le capitaine devint d'une telle transparence, que malgré toute sa bonne volonté il ne put parvenir à s'apercevoir dans une glace.

Seule, la balle, la fameuse balle, se détachait comme un point noir, et semblait suspendue dans le vide — à deux pieds et demi du sol.

Après avoir extrait l'intruse, le docteur eut toutes les peines du monde à retrouver et retirer le tube électrique, afin de redonner au capitaine une opacité... suffisante pour que celui-ci put encore se faire remarquer des jolies femmes.

Depuis cette mémorable opération, le capitaine a augmenté le nombre des illuminés !

Jules FRANTZ.

THÉÂTRES DE LYON

Théâtre des Célestins. — *L'Aventurière*, comédie par Emile Augier. — *Gringoire*, comédie par T. de Banville.

La représentation donnée au bénéfice de M. Vienne n'a pas attiré beaucoup de monde au théâtre des Célestins, probablement parce que le bénéficiaire avait eu le bon goût de choisir un spectacle littéraire, excepté toutefois les *Lutteuses*. En cela plus sage ou mieux avisée que le régisseur de notre scène de comédie, Mlle Jeanne a bravement inscrit sur son programme le fameux *Oeil crevé*. Quoi qu'il en soit, il y avait longtemps que nous n'avions passé une soirée aussi agréable. *L'Aventurière*, d'Emile Augier, qui vient de lire une nouvelle œuvre aux artistes du Théâtre-Français,

était la pièce de résistance de la soirée. Disons qu'elle a très-bien été jouée par M. Bondonis qui a détaillé, avec beaucoup de finesse et de sentiment, le rôle de Fabrice et dit avec beaucoup de feu les vers ronflants du quatrième acte. MM. Lebrun et Chevalier méritent aussi nos éloges ; le premier pour la façon dont il a su créer son personnage de soudard fanfaron ; et l'autre pour l'étude consciencieuse qu'il avait faite d'un rôle très-secondaire. Quant à M. Harville, sa diction et ses gestes sont monotones, pas assez de nuances. Cependant il est parfait dans les passages quidemandent de l'éclat. Même défaut à reprocher à Mme Thais-Petit, qui est trop actrice et pas assez comédienne ; il est impossible, madame, de représenter des passions fortes sans entrer un peu dans la peau de son personnage. Mlle Meyronnet avait une très-jolie robe.

Mais la pièce qui a eu les honneurs de la soirée, c'est incontestablement *Gringoire*, de Théodore de Banville, un poète s'il vous plaît, quoique sa comédie soit écrite en prose. L'histoire qu'il nous montre est touchante. Pierre Gringoire, un pauvre affamé de pain et d'amour, un fou qui s'inspire du printemps et du soleil, pour réciter aux enfants et aux bourgeois qui se rassemblent autour de lui, des strophes ailées et des ballades sombres, Pierre Gringoire le poète est amoureux de la belle Héloïse, la fille de maître Simon Fournier, un bourgeois, et la filleule de Louis XI. Un jour que le roi, accompagné de son triste confident Olivier-le-Daim, achève de dîner chez son compère Simon, tout à coup des cris retentissent sous les fenêtres. C'est Gringoire qui vient de monter sur une borne et qui évoque la Muse.

Le roi qui vient d'apprendre que le meurtre de-faim a composé contre lui la ballade des *Pendus*, en souvenir de ses atrocités, le fait mander. — Gringoire vient, mais il ignore à qui il a affaire. — Il ne connaît là que maître Simon et sa sœur. — Olivier l'invite à souper, à condition qu'il dira la fameuse ballade. — Cet Olivier est une fière canaille ! — Le poète résiste d'abord, car il a peur de se compromettre, mais son estomac est affreusement vide ! — Et puis on vante la beauté de ses vers... vous comprenez ? Il n'y tient plus. — Il dit la ballade, qui est le morceau le plus délicat de la pièce.

Le roi se lèche ; on pendra Gringoire — Gringoire, très-enunuyé. — Cependant, comme on lui permet de souper, il se rassure... pour le moment. — Quand il a soupé, il devient plus expansif et raconte qu'il est amoureux d'une jeune fille belle, belle !... c'est toujours comme ça — enfin d'Héloïse ! — Le roi lui fait grâce, mais à une condition, c'est que le poète se fera aimer de celle qu'il aime. — Terrible condition ! car le pauvre diable est déjà ce que Colletet sera plus tard, *croûté jusqu'à l'échine*. — Enfin, après bien des hésitations, il se trouve seul avec Héloïse. — Cette scène est d'une délicatesse inouïe, et chaque mot ressemble à un papillon aux ailes d'or, tant ils s'envolent gracieux et légers. — Que de belles pensées il exprime ce Gringoire ! et comme elle écoute, cette Héloïse ! — Bref, après une très-jolie tirade sur les poètes que la jeune fille croit des hommes inutiles, celle-ci est vaincue et... l'on se marie !

Nos compliments les plus sincères à M. Belliard. Il a été admirablement complet dans son rôle de poète des rues. — Tour à tour gai, insouciant, triste, sentimental et rêveur, il a fait ressortir, avec un art parfait, toutes les nuances les plus subtiles de son personnage, et les braves plusieurs fois répétés de la salle entière, ont dû lui apprendre quel cas on fait de son talent, qui est mieux à l'aise dans des pièces de ce genre que dans des turpitudes comme *Orphée aux enfers*.

Mêmes félicitations à Mlle Meyronnet. — Très-gracieuse et très-ingénue, elle a dit avec beaucoup d'âme les scènes de sentiment de son rôle, et en a souligné et fait ressortir, avec intelligence, toute la poésie naïve et douce. En un mot, elle a été parfaite.

MM. Harville, Louis XI, et Homerville, *Simon Fournier*, ne méritent aussi que des éloges, sans oublier Mlle Meyer, qui a concouru, pour sa part, au succès de la pièce.

L'espace me manque pour parler des *Lutteuses*, de la *Grammaire*, un vrai vaudeville de Labiche et de M. Joly, ainsi que de M. Burton, le danseur, qui s'est ait applaudir.

VICTOR CHAUVET.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro l'article de notre collaborateur Jules Célès : *la Chanson du Canut*.

Nous recevons trop tard, pour l'insérer aujourd'hui, notre article : *Nos Danseuses*.

Notre collaborateur D... nous annonce qu'immédiatement après ses indiscretions, il entreprendra une causerie hebdomadaire intitulée : *Nos Foyers*.

CORRESPONDANCE.

UN EX-REFUSÉ. — Passera avec modifications.

JOHAN. — Mauvais soldat !

J. C. — Trop fade pour nous. — Quant aux coquilles que vous signalez elles ne sont pas de notre fait.

M. HULMANN, libraire. — Ceci concerne notre administrateur, rue Tupin, 34. (Bureau du journal.) Votre idée d'une vente parisienne sur une grande échelle, sera discutée de nouveau.

UN AMI GRINGOIREUX. — Les poteaux reviendront.

MM. X^{1er} et X². — Jules Frantz est tout disposé à vous admettre comme collaborateur. Mais ce sera l'un ou l'autre, choisissez ?

M^{lle} R... aux Célestins. — D... n'appartient pas à la collaboration active. Quant à lui ce sera difficile ; un pavé, un chère, un véritable pavé. Pourtant il en a eu un ?

UN VIEUX CANUT. — Tous les noms des *Drames de Lyon* sont historiques.

Le Gérant : J.-N. CLERG.